FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLE-ORLEANS, 29 JUILLET 1861

SOUVENIRS ET AVENTURES

d'un volontaire de Garibaldi,

Recueillis et rédigés par

M. CLEMENT CARAGUEL.

V.

Patti.—Une sinistralité perdue.—Funérailles de canon de Milazzo.—L'ambulance de Sa Excellence le major-général Cosenz.—Les bulletteries blanches.—Feuillade.—Le grande route de Milazzo.—Morts et blessés.—Garibaldi par le nouveau.—Les trois commandants de Milazzo.—Combat dans les rues.—Une barricade.—Un coup de crosse.—La gourbi.

Arrivée à Patti. Des préoccupations moins graves nous firent oublier notre mauvais logement. Tout le monde pensait que de graves événements se préparaient; il y avait une odeur de poudre dans l'air, et la terre brûlait sous nos pieds.

Déjà des engagements avaient eu lieu à Corleone. Medici s'était porté vers Milazzo. Les divers corps de Garibaldi avaient opéré leur jonction, et Garibaldi était arrivé de Palerme par mer. L'heure avait sonné d'un engagement décisif.

Notre commandant reçut l'ordre d'envoyer des patrouilles le long du rivage, et j'y passai des heures et des heures à regarder, à écouter, espérant toujours obtenir ces postes d'honneur. Le mot d'ordre était *fratelli*. Me voilà donc au bord de la mer, me promenant de long en long sur le rivage, le carabine au bras et l'oreille au guet. Je passai toute la nuit dans cette occupation assez monotone, m'entendant que le vent et le bruit des flots. Quand il fit grand jour, voyant que l'on ne venait pas me relever, je pensai qu'une faction de huit heures était bien suffisante et qu'on devait m'avoir oublié, à moins qu'on ne me crût avoir comme le prophète Jonas par un monstre marin. Je pris donc ma carabine en bandoulière et marchai à la découverte.

Après avoir parcouru une distance de cent mètres environ, j'aperçus tout à coup plusieurs volontaires de ma compagnie. Ils m'apprirent qu'on avait tiré le canon au loin, pendant toute la nuit, ce que le bruit de la mer m'avait sans doute empêché d'entendre. On leur demandait s'ils allaient en patrouille. Ils me répondirent qu'ils faisaient une patrouille de fatiguée, que la compagnie était encore à Patti, attendant l'ordre de se rapprocher, que c'était à périr d'ennui, et qu'en conséquence ils avaient pris leur volée à l'aise du pays le moule, pour aller au pas voir ce qui se passait, et qu'ils me conseillaient d'en faire autant.

Au moment où ils achevaient de parler, nous entendîmes au loin quelque chose qui ressemblait à un roulement de tambour.

C'est le canon! s'écrièrent les volontaires, et ils partirent à toutes jambes dans la direction de Milazzo.

Je les suivis.

C'est ici le canon en effet, mais beaucoup plus éloigné que notre oreille peu exercée ne l'avait cru d'abord. Nous marchâmes longtemps sans trouver ni ennemis ni personne dans qui l'on pût un pays qui s'en allait tranquillement je ne sais où, et qui nous apprit qu'il y avait beaucoup de chemises rouges à Falcone. Ma foi, tout de suis ne fut pas fâché de me mettre à quelques